

# CALEMBOUR

Édition 2023 - numéro 1



# *Sommaire*

**MOT DE L'ÉDITORIAL 3**

**LA FUITE 5**

Audréa Boileau-Valiquette

**CARREFOURS GIRATOIRES 7**

Myriam Legault-Beauregard

**CUL-DE-SAC 8**

Myriam Legault-Beauregard

**BRUINE 9**

Mounira Khoris

**LE LAURIER DES BOIS 11**

Audrey Sigouin

**SILENCE ! 14**

Dariana Valean

**SA CHAMBRE 15**

JiHye-Sarah Roy

**ACHLYS, OU LA FUITE DE SA VIE 17**

Nouasri Hichem

**FREEPERIE 19**

Milena Gareau

**CONCOURS D'ÉCRITURE 20**

**PRATIQUE GÉNÉRALE 21**

Lila Ndinsil

**EXERCICE DE CONJUGAISON 24**

Audrey Sigouin

**UNE CHANSON NOMMÉE SOUVENIRS 28**

William Plamondon

# Mot éditorial

Aux lectrices et aux lecteurs,

C'est avec grand plaisir que nous relançons *Calembour*, la revue faisant l'éloge de la créativité et de l'originalité de nos talentueuses étudiantes et de nos talentueux étudiants de l'Université d'Ottawa.

Le présent numéro s'attarde à un thème en particulier : la fuite. Il a été choisi dans le but de s'inscrire dans le discours littéraire actuel, en plus de miser sur les vastes possibilités polysémiques qu'un thème pareil pouvait offrir. En feuilletant ce numéro, vous rencontrerez ainsi des sentiments de honte, de peur, de déchirement et de regret. Vous pourrez y lire une histoire de famille, un récit mythologique rencontrant le monde de la peinture et des poèmes. Des textes abordant la fuite d'un point de vue intérieur et extérieur. Dans les dernières pages de ce numéro, vous trouverez les trois textes des lauréat·e·s du concours d'écriture de l'Association étudiante du Département de français (AÉDF) de la session d'hiver 2023. Nous tenons encore une fois à les féliciter pour leurs textes.

*Calembour* est le produit de la collaboration de plusieurs personnes. C'est pourquoi nous voulons à notre tour rendre hommage aux tisserandes et aux tisserands, aux petites mains de la revue, sans qui l'aboutissement de ce projet littéraire n'aurait été possible. D'abord, nous aimerions remercier celles et ceux qui ont répondu à notre appel de textes car sans vous, ce mot de l'éditorial ne pourrait exister. Nous tenons aussi à mettre l'accent sur le rôle de l'AÉDF qui a permis de passer de l'ambition et de la conception à la réalisation concrète de *Calembour*. Nous remercions chaleureusement Mounira Khoris, qui a accepté de faire les illustrations de ce numéro de *Calembour* ainsi que de moderniser la couverture de notre revue. Son talent amène une touche de magie et vient compléter les textes reçus. Enfin, nous vous remercions, chères lectrices et chers lecteurs, puisque votre lecture de ces quelques lignes marque une première réussite de notre part, après quelques années d'inactivité de *Calembour*. Nous aimerions également porter à votre attention que ce projet est toujours en cours et que notre travail est appelé à évoluer. Ainsi, tout comme l'être humain qui est toujours en devenir, nous reconnaissons qu'il peut y avoir certaines imperfections dans ce premier numéro. Nous vous demandons donc de nous faire part de toute critique constructive que vous jugez être pertinente à notre adresse courriel, soit [aedf.calembour@artsuottawa.ca](mailto:aedf.calembour@artsuottawa.ca).

N. B. Par souci de transparence, nous souhaitons souligner le fait que certains membres du comité éditorial ont pu proposer des textes en raison du faible taux de participation du corps étudiant lors de notre appel de textes et du désir d'avoir un numéro riche et complet. Nous encourageons donc les étudiantes et les étudiants à envoyer leurs créations pour le prochain appel de textes, car cela permet une belle diversité de plumes au sein de la revue *Calembour*.

~ Le comité éditorial



# LA FUITE



# La Fuite

Audréa Boileau-Valiquette

J'ai toujours été grosse.

Quand j'étais jeune, mes parents m'avaient inscrite à l'académie de danse, pour faire du ballet classique. Je me souviens de la première fois où j'ai mis mon léotard, on aurait dit un costume d'Halloween, un bonhomme Michelin, seulement plus court. Les coutures me coupaient l'aine et les trapèzes, comme un rôti de porc, mais de truie. J'étais prête à être servie dans la fosse aux lions affamés d'une petite créature difforme comme moi. J'étais une proie facile. Dans les tutus légers qui m'entouraient, se tenaient de minuscules jeunes filles au squelette délicat, on pouvait aisément déterminer qui était l'éléphant dans la pièce. Afin d'éviter les regards qui auraient souhaité être munis de lasers pour me découper à leur guise, je restais à l'arrière de tous, à peine cachée, dans leurs minuscules ombres.

Ce fut le cas pour les vingt années suivantes.

Vivre cachée pour ne pas déranger.

Mon siège préféré dans le métro, c'est celui près de la fenêtre. Au lieu d'avoir la moitié de mon corps qui pendouille et déborde en dehors de mon siège, je peux presser mon gras sur le mur, jusqu'à en avoir des crampes dans l'entièreté du corps, jusqu'à l'atteinte d'un engourdissement total, mais au moins je me fais petite pour les autres. Aujourd'hui, j'ai pris une décision risquée, celle de mettre des pantalons décontractés. Je sais ce que les gens s'imaginent lorsqu'ils voient une personne en surpoids porter des sweatpants en coton gris. Il y a l'image claire d'un obèse morbide américain avachi sur son canapé qui a adopté les formes de ses mille et un plis, mangeant des croustilles fromagées et essuyant ses gros doigts gonflés graisseux sur le tissu déjà huileux de son pantalon. C'est plus fort qu'eux, le jugement et la comparaison sont inévitables dans la nature humaine. C'est la raison pour laquelle chaque personne qui traverse les portes du métro est évaluée de la tête aux pieds. Que ce soit par la grandeur des membres, la texture des cheveux, la marque des vêtements, l'odeur de la peau, l'état des chaussures, l'alignement des dents ou le tour de taille, chaque personne est incontestablement soumise à une analyse approfondie du regard des autres. Aux yeux de plusieurs, je suis un divertissement sur pattes, un cirque ambulante. Je suis comme un membre de freak show, une « Dolly Dimples » des temps modernes, un amusement visuel péjoratif. On me regarde pour se rappeler qu'on devrait marcher au lieu de prendre le métro. De là est née mon anxiété sociale dans les transports publics.

« Station Saint-Laurent », annonce la voix sortant des haut-parleurs.



Une femme et son enfant embarquent et s'assoient sur les bancs qui me font face. Une expression de dégoût s'affiche sur le visage de l'enfant tourné vers moi, ce qui n'est pas extraordinaire. Je me sens visée par ce jeune un peu trop éloquent, mais je ne laisse pas cela m'atteindre, il me reste plusieurs stations avant de débarquer.

Sa mère lui caresse le derrière de la tête et chuchote quelques mots à son oreille avant qu'il ne se retourne convenablement. Je le vois s'agiter sur son siège, il tente en vain de rester calme, mais un élan le reprend lorsqu'il s'énerve, gesticulant grandement en regardant les autres passagers et en déblatérant plaintivement. Peut-être que je ne suis pas la cause de son émoi, finalement. Je prends une grande respiration, soulagée. Mon hypothèse se confirme instantanément lorsqu'une odeur âcre accapare mes conduits nasaux. Un sac oublié de chez McDonald sous les sièges arrière dans une voiture en pleine journée de canicule. Non, une soupe aux choux réchauffée pour la troisième fois au micro-ondes. Non plus. Un cassot complet d'œufs à la coque.

Non, je sais ce que c'est. C'est une odeur que je reconnais, celle d'un entre-fesses et de gaz humain.

Il semblerait que l'entièreté du métro ait eu une inspiration cadencée, car les regards récriminateurs ont débuté et sont incessants. Je me sens comme une accusée à la barre, plaidant devant toute cette audience. L'injustice de ce monde me révoltera toujours. Évidemment, il fallait s'en douter, que la plus grosse serait pointée du doigt. Ma tentative d'échapper aux regards depuis le début de mon trajet est complètement ruinée par ce simple pet, toutefois très odorant. Je sens mon cœur qui veut sortir de ma poitrine et s'enfuir de ce véhicule en se bouchant le nez. Je suis étourdie par toute cette attention soudaine, et surtout par cette vapeur nauséabonde. Mon visage est rouge, j'ai chaud, je sais qu'on m'incrimine par défaut pour cet acte. J'aurais dû porter mon tailleur formel, j'aurais dû mettre plus de maquillage, j'aurais dû attacher mes cheveux en un chignon parfait. La superficialité m'aurait peut-être épargnée. Peut-être n'aurais-je pas été le sujet principal de cette enquête à la flatulence.

C'est une leçon qui m'apprendra bien des choses, mais surtout un précepte en particulier, alors que je sors, honteuse, et me dirige vers la toilette ;

Je devrais éviter le fromage avant d'aller dans le métro.



# Myriam Legault-Beauregard

## Carrefours giratoires

s'échapper

s'éconduire

à petit pas

c'est taper du pied

sans propos

à fond la caisse

de plein frein

calembourgeois

jouer aux chats

et à sourire

en rond en ronde

itérations

autour du pot

e

a

u

x

roses



**Culs-de-sac**

pédaler

dans le beurre

en déformant

les dictons

sans gêne

jusqu'au bout

de la route

dans l'impasse

prendre une pause

une gorgée

se remettre en selle

inspiration

reprendre son

e

r

r

e

d'aller





# *Bruine*

## Mounira Khoris

C'était une journée d'automne bien calme et ennuyeuse pour Éva. Accoudée au large comptoir de la boulangerie du centre-ville, la jeune vendeuse ne pouvait s'empêcher de jeter un regard morose à travers la grande vitrine de l'établissement. Alors que les boulangers s'attelaient aux fourneaux dans l'arrière-boutique, elle se retrouvait seule, pendant les heures creuses, à observer le va-et-vient continu des passants de la rue Faust. Au gré de son imagination débordante, les piétons devenaient alors des personnages de contes merveilleux et cela ne manquait jamais d'égayer ses journées solitaires. Malheureusement, automne oblige, une pluie diluvienne s'était abattue sur la ville et avait subtilisé la seule occupation qui lui restait. Elle se contentait donc, pour l'heure, de regarder les gouttes d'eau glisser lentement le long de la devanture vitrée de la maison Macaron.

Perdue dans ses pensées, elle mit un moment avant de remarquer un point coloré tourbillonnant dans son champ de vision. Éva se redressa afin de mieux observer la scène. De l'autre côté de la rue, à l'ombre d'un parapluie aux couleurs de l'arc-en-ciel, se tenait un petit garçon chaussé de bottes de pluie jaune. Il déambulait sur le trottoir d'en face, sautant de flaqué en flaqué tout en faisant tourner maladroitement son parapluie entre les mains. L'apercevant seul, Éva scruta rapidement les alentours afin de déterminer s'il était accompagné, car de là où elle se trouvait, elle ne voyait personne d'autre. La jeune femme pensa alors qu'en se rapprochant de la devanture, elle discernerait mieux l'extérieur. Elle contourna prestement le comptoir de la boulangerie et colla son visage contre la vitre afin d'observer la rue dans son ensemble. Le constat fut le même et seul le petit garçon animait les trottoirs gris et humides du centre-ville.

Intriguée, elle tendit timidement la main vers la poignée de la boulangerie et ouvrit la porte. Un vent violent s'engouffra immédiatement dans l'entrebâillement et fit virevolter ses longs cheveux noirs, les plaquant avec force contre son visage. Alors qu'elle se débattait à l'aveuglette, elle sentit soudainement une présence auprès d'elle. Son cœur et ses mouvements s'arrêtèrent net. Elle était persuadée que quelqu'un se trouvait devant elle, là où, quelques secondes auparavant, il n'y avait personne. Éva venait tout juste d'ouvrir la porte, il était absolument impossible que le petit garçon du trottoir d'en face ait pu traverser la route en si peu de temps.

Sentant une peur inexplicable la gagner, la jeune femme décida de baisser lentement la tête afin de découvrir son visage de sa chevelure humide et de diriger son regard vers le sol trempé. En face de ses chaussures noires se trouvait une paire de bottes en caoutchouc jaune. Le bruit sourd des battements du cœur d'Éva se joignit alors aux battements assourdissant de la pluie. Pour une raison qu'elle ignorait, elle refusa de relever la tête, se contentant de fixer avec insistance les petites bottes présentes devant elle. Jaune... Un frisson glacial lui parcourut alors l'échine et elle sentit un souffle putride contre sa tête encore

baissée. Prise d'une panique incontrôlable, son corps se mit à trembler et des gouttes de sueur se mirent à rouler lentement le long de ses tempes. Elle tenta de se rassurer en se persuadant qu'il s'agissait seulement d'une fausse impression, du fruit de son imagination, il n'y avait pas d'autre explication. Elle refusait toute autre explication.

Puis elle l'entendit. Un rire cristallin qui résonna à quelques centimètres de son oreille droite. L'odeur fétide qui flottait dans l'air la saisit de terreur et elle ne put supporter la situation plus longtemps. Il fallait s'enfuir, partir, loin, très loin. Fermer les yeux et s'éloigner. D'un bond, elle se redressa, fit volte-face et se précipita à l'intérieur de la boulangerie. Elle saisit la poignée avec force et claqua la porte en verre derrière elle. Au moment de verrouiller l'entrée de ses mains tremblantes, elle risqua un rapide coup d'œil à l'extérieur. Là où elle s'était tenue peu de temps auparavant, il n'y avait plus rien. Les bottes avaient disparu, le garçon s'était envolé, cette chose n'était plus près d'elle, mais... Le parapluie. Le parapluie, lui, était bel et bien là. Tombé au sol, ballotté par le vent.



# *Le laurier des bois*

**Audrey Sigouin**

Une profonde odeur de renfermé le prit à la gorge aussitôt qu'il entra. La pièce était plongée dans l'obscurité et n'avait pas vu la lumière du jour depuis des mois. Lorsque Bernini écarta les lourds rideaux de velours noir, il fut momentanément aveuglé par le soleil pénétrant qui cherchait à repousser la pénombre. Les flocons de poussière qui volaient devant ses yeux lui rappelaient la danse de la neige des Alpes italiennes. Se retournant, il fixa l'immense bloc de marbre qui l'attendait dans son atelier. Le cardinal Borghèse lui avait commandé cette sculpture et il ne pouvait le décevoir. Il s'approcha du matériau et le caressa doucement de sa main. Tout son être était concentré sur ces quelques mètres carrés qui deviendraient un chef-d'œuvre. Il s'en assurerait. Bernini laissa le marbre lui chuchoter son histoire, son passé et son futur. Il finit par entrer dans cette transe qui lui permettait de sculpter avec précision chaque détail, chaque expression, chaque pli de vêtement. Peu à peu, il sentit l'air changer. Le parfum d'un étang, la brise estivale dans ses cheveux, un rayon de soleil qui l'aveugla, son bras formant un angle parfait avec son corps, ses doigts retenant la corde de l'arc bandé, prêt à se déployer...

Elle avait manqué sa proie. Ce beau cerf, parfaitement dans sa mire. Elle visait toujours juste. C'était le don qu'Artémis lui avait donné. Elle ne manquerait jamais sa cible, ciblerait plutôt que d'être ciblée. Au moment où ses doigts avaient libéré la corde, elle avait ressenti une vive douleur au milieu de sa nuque. Ce léger tressaillement de surprise avait suffi et sa flèche était allée se planter dans l'arbre derrière lequel le cerf tentait d'échapper à la chasseresse. Daphné s'était insurgée. Effrayé, le pauvre animal s'était enfui comme s'il avait la mort aux trousses. Elle palpa son cou, mais elle ne perçut que les quelques gouttes de sang qui tachaient maintenant ses doigts. Furieuse, la nymphe dévala le sentier la ramenant vers la ville. L'image du cerf fuyant peuplait ses pensées. Elle ne fit pas attention à la direction vers laquelle elle se dirigeait. Au détour d'un sentier sinueux, elle se heurta contre un homme qui courait en sens inverse. Lorsque leurs yeux se croisèrent, un étrange sentiment passa entre eux. Quelque chose de divin. Il fit un geste dans sa direction, comme pour la toucher, et elle recula prestement. Une vague de dégoût l'avait envahie.

Bernini travaillait sans relâche. L'odeur âcre de dégoût flottait dans l'air qui respirait. Chaque parcelle de son être était envahie par Daphné. Recroquevillé sur son œuvre, il travailla des jours, des nuits, des mois. Armé de son ciseau et de sa massette, il frappait, détruisait, précisait, polissait. Des heures durant. Il savait devoir s'imprégner encore plus de ses muses pour capturer avec finesse leur essence. La lueur de la chandelle faisait danser l'ombre du dieu solaire à ses côtés. Bernini tentait de l'attraper, de le convier à table pour qu'il lui livre ses secrets.

Apollon ne pouvait plus vivre sans elle. Elle habitait ses pensées. Il avait tenté de l'approcher à plusieurs



reprises, mais elle fuyait. Il se promenait constamment dans le bois, dans l'espoir de la croiser. Ses yeux lui faisaient penser à la profondeur de la forêt luxuriante dans laquelle elle tentait de lui échapper. Elle avait le caractère farouche d'une averse électrique qui parcourant son ciel. Quelle force avait mis sur son chemin cette nymphe d'une rare beauté ? Il avait vu, à son arrivée dans la ville, un petit sentier qui semblait mener vers le haut de la montagne. Il venait à peine de s'y engager lorsqu'il avait senti une forte douleur au milieu de sa nuque. Apeuré, croyant qu'il s'agissait d'une tentative ratée d'un de ses ennemis de s'en prendre à lui, il se mit à courir aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Au détour d'un chemin, il était entré en collision avec cette jeune femme. Dès le moment où son regard avait croisé le sien, il avait senti une vague de chaleur se propager dans tout son corps. L'air lui manquait. Il avait devant lui la plus belle créature jamais vue. Elle s'était enfuie aussitôt vers la ville. Il avait pensé la poursuivre, mais ses jambes tétanisées n'avaient esquissé aucun mouvement. Il avait eu la chance de la revoir quelques fois par la suite, mais elle semblait obstinément l'éviter. Apollon apprit de sa sœur qu'elle était la fille du dieu du fleuve, Pénéée. Daphné était constamment courtisée, mais au désespoir de son père, elle semblait préférer les espaces sauvages au mariage. Il ne s'en découragea pas. La plupart des femmes ne souhaitaient que cela, être pourchassées. Elle aimait la chasse. Il en ferait sa proie.

Perdu dans ses pensées, il ne remarqua pas tout de suite les légères ondulations à la surface de l'étang. Sa marche quotidienne à la recherche de sa bien-aimée l'avait mené, cette fois-ci, dans un coin reculé de la forêt, au plus profond de la montagne. Elle était là, tout près de lui. Elle nageait nue. Un poisson dans l'eau. Il s'approcha délicatement, mais une branche craqua, trahissant son arrivée. Daphné, effrayée, prit la fuite. Il tenta de la calmer, de lui professer son amour, mais elle ne voulut rien entendre. Il voulait la rattraper, l'étendre sur le sol pour qu'ils s'enlacent dans le crépuscule naissant. Sa rapidité le surprenait. Une vraie femme de la forêt. Il sentait la pulsion de l'adrénaline parcourir ses veines. Il hurla son nom.

Daphné se retourna légèrement, évaluant la distance qui la séparait de son bourreau. Cet instant d'inattention la perdit. Elle trébucha. Se relevant précipitamment, elle comprit qu'elle ne lui échapperait pas. Elle entendait ses pas. Il la talonnait. Dans un élan de désespoir, elle pria son père avec toute la ferveur de sa détresse. Elle l'implora de lui venir en aide. Aussitôt les mots prononcés, elle se sentit projetée vers l'avant. Ses muscles se raidirent et elle entendit un craquement sonore.

Apollon savourait sa victoire. Elle était tombée. C'était certainement délibéré. Elle souhaitait être rattrapée. Tendant la main, il put caresser du bout des doigts ses cheveux brillants. Au moment où il se lança sur elle pour la clouer au sol, elle s'éleva. Un bruit épouvantable résonna dans toute la forêt. Elle s'allongea, se désarticula et poussa. La transformation ne dura qu'une seconde. Apollon se heurta non pas à un corps doux de femme, mais à un tronc rugueux. Ses cheveux devinrent les longues branches d'un laurier majestueux. Terrassé, il regarda sa bien-aimée transformée. Elle faisait maintenant partie de la forêt sacrée qu'elle avait foulée de ses pieds.

Le cardinal de Borghèse se tenait devant la statue depuis plusieurs minutes maintenant. Il scrutait les innombrables détails que Bernini avait sculptés dans le bloc de marbre. Trois ans de travail acharné. L'admiration se lisait sur les traits de l'homme de Dieu. Le sculpteur avait su capter l'émotion brute de la nymphe au moment critique. Alors qu'elle pensait qu'Apollon l'attraperait. Le moment infime de peur mélangé au soulagement. Son prédateur ne l'aurait cependant pas. Son père l'avait transformée en un

magnifique laurier. Apollon ne la posséderait jamais. Borghèse le félicita et sortit de son atelier. Bernini pensa que le cardinal avait tort. Apollon avait tout de même réussi à posséder Daphné. S'il ne pouvait faire d'elle son épouse, il en ferait son arbre. Son laurier. Celui dont il couronnerait le front des guerriers courageux, faute de reine. Il s'appropriä le symbole de son courage, parce que finalement, elle n'avait jamais vraiment dit non... Bernini lança un dernier coup d'œil à son œuvre avant de sortir rejoindre son commanditaire. Il songea que leur histoire serait maintenant figée pour l'éternité.



# *Silence !*

## **Dariana Valean**

Au matin, il était là à me regarder.  
Pas un mot, pas un geste, il me scrute, perplexe.  
Jamais je n'aurais cru, qu'il allait me manquer,  
Après tout, j'ai quitté un être fort complexe.

Nos paroles de jadis, s'effaçaient dans la nuit.  
Nos clameurs d'autre temps s'effraient à jamais.  
Je m'échappais alors, dans un silence fortuit,  
Nul n'aurait cru que nous en serions au sommet.

Nous pouvons bien fuir un endroit, une occasion,  
S'enfuir de quelqu'un ou bien fuir le temps fuguant.  
Mais qui crut que pour fuir une suffocation,  
Il fallait choisir le pur silence prudent.

Une oasis muette, un refrain sans paroles,  
Rien de plus assourdissant qu'un bruit chétif  
Puisque dans un net vacarme, je dégringole  
Je plains le silence, sans un son fugitif.

Moi, je vais fuir les voix, je cherche le silence.  
Je ne veux plus t'entendre susurrer, c'est tout.  
Vers l'absence de hurlements, comme je m'élançai,  
Vivre dans la quiétude tel le fait un fou.

Alors vois comment je pars, loin de son étreinte,  
Nul ne m'écouterait parler, ne pourra m'entendre  
Car comme tombent les feuilles à l'automne sainte,  
Les mots quittent ma bouche comme au mois de septembre.



# *Sa chambre*

**JiHye-Sarah Roy**

J'ai souvent envie de partir, et ce sans jamais y arriver. Aujourd'hui, particulièrement, c'est une journée à s'enrouler dans ses couvertures et à sommeiller en son absence. J'excuse dès lors mon apathie en la blâmant sur le temps maussade : il a neigé toute la journée et le ciel a été gris de l'aube jusqu'au crépuscule. C'est, à vrai dire, une atmosphère dans laquelle j'ai senti l'appel à l'anesthésie dès mon réveil.

Dans son lit, depuis qu'il est parti travailler, j'ai lu, j'ai regardé des vidéos et j'ai terminé un film que j'avais déjà commencé; suivant le fil narratif de tous ces divertissements avec très peu d'intérêt. Ou, si l'honnêteté me l'exige, j'avais suivi ces histoires avec l'intérêt de celle qui cherche à échapper à l'existence physique qui l'entoure. Seulement vers 14h, je me lève enfin. La neige s'est calmée et j'ai pensé à me faire à manger. Je descends alors dans la cuisine et je me prépare rapidement deux toasts et un thé pour ensuite remonter en haut et me réinstaller dans son lit. Je prends quelques bouchées qui roulent longtemps dans ma bouche pendant que je regarde la fenêtre givrée et que je frissonne comme par procuration. Je suis surprise, en fait, que le thé ne réussisse pas à réchauffer mon corps qui est proie à ce froid. C'est une froideur qui était si intime qu'elle ne nait même plus de la température ambiante ; c'est celle de l'hiver qui s'imisce dans les os et celle du souvenir de ses mots qui s'installent dans mes viscères. La chambre glaciale reflète son propriétaire. Je me laisse avoir froid, un moment, comme si je l'ai mérité d'une façon ou d'une autre. Je regarde par la fenêtre les branches du pommier plier quelque peu sous le poids de la neige. Le vent frappe la fenêtre avec un sifflement qui rappelle celui d'un acouphène. L'existence en suspens. Je me suis souvenue de la fois où il m'a dit qu'il imaginait ma vie comme mise sur pause lorsqu'il quittait pour travailler, comme si sans lui je perdais mon sens. Je n'avais pas eu le cœur de me l'admettre à ce moment.

Mais, aujourd'hui, le déni s'est fatigué et m'a laissé avec un aveu stupéfiant. Précisément, la défaite fut accablante quand j'ai réalisé que chaque nuit je dors à ses côtés pour me réveiller dans ses affaires, son odeur, son univers. Son univers qui englobe le mien, qui prend et qui remplace l'existence que je m'étais construite. En fait, la défaite est viscérale quand je n'arrive pas à sortir de son lit, éprise de ses affaires, son odeur et son univers. Je suis devenue une extension de sa chambre comme un pot-pourri ou une table de nuit ; je suis devenue une chose qui traîne et qui amasse la poussière. Et je n'arrive plus à me dissocier de ce lieu qui ne m'accueille pourtant pas, comme si à force d'y demeurer confinée mon essence s'est infiltrée dans ses murs et ses planchers de bois franc, dans les tissus de ses vêtements et son matelas. Comme si en quittant sa chambre, seul mon corps fait le voyage et mon âme y demeure. Ma masse revient donc toujours habiter l'espace vacant. C'est parce que j'ai oublié le sentiment de me réveiller dans une chambre à moi. J'ai oublié l'appel à une chambre à soi.

Depuis un an que je dors, je mange et je vis entre les quatre murs de sa chambre et encore jusqu'à maintenant, il ne me permet pas d'y laisser une part de moi. En effet, il n'y a rien qui m'appartient autour de moi. Rien qui me rattache à cet espace. Je n'aime même pas la couleur bleue de ses murs et le matériau en coton de son duvet. Je n'aime pas sa lampe qu'il garde toujours débranchée - la lumière l'agresse - et les rideaux épais qu'il garde toujours fermés lors de nos jours de congé. Il aime la noirceur, tandis que je la fuis. Et seule, j'essaie toujours de me débarrasser de ma langueur, de ma tristesse. Je suis alors dans son lit avec la fenêtre ouverte sur le voisinage enneigé et je garde les lumières de la chambre allumées. J'essaie de garder la chambre ouverte, lumineuse, comme pour prouver que je ne me suis pas complètement fermée au monde extérieur. Mais, la lumière met trop en évidence toutes les choses qui me dépriment. Les tasses de cafés à moitié bues qui s'accumulent, les posters de skate qui pèlent du mur, les poubelles qui débordent. Je vois alors son bureau qui accumule ses factures, sa nourriture et ses bouteilles de bière vides. Je vois sa commode qui déborde de ses chemises mal pliées et sa bibliothèque remplie de films – aucun livre. Sa chambre sans plantes, son thermostat à 17 degrés, son plancher froid sans tapis pour limiter le choc. J'ai envie de mettre le feu, avec l'espoir de me réchauffer un peu.

J'ai souvent envie de partir, et le moment où j'y arrive presque c'est celui où il revient. Le combat quitte alors mon corps le moment que le sien s'échoue contre le mien. Il me parle de sa journée. Je ne lui parle jamais de la mienne. Je ne lui dis pas que j'ai eu envie de dormir dès le moment où je me suis réveillée mais que la texture de son drap sur ma peau ressemble à l'idée que je me fais d'un linceul alors j'ai choisi de demeurer en éveil. Je ne lui ai pas dit que la neige m'engouffrait, provoquait chez moi un sentiment de solitude qui persistait même en sa présence. Je ne lui ai pas dit que, collé contre moi, son froid m'engourdit, m'engloutit et m'ensevelit. « J'ai oublié le confort de la chaleur » est la seule chose que je lui dis. Il pense que je parle de l'hiver et je pense que demain j'y arriverai.





# *Achlys, ou la fuite de sa vie*

**Nouasri Hichem**

Le soleil déclinait lentement à l'horizon, les derniers rayons projetant sur la ferme de doux et chatouillants filets de lumière alors que le jour laissait place à la nuit. La brise froide faisait danser les arbres une valse lente, douloureusement lente et emportait avec elle les rêves et espoirs d'un avenir désormais lointain. L'automne morne et froid représentait mieux que toute autre saison ce sentiment qui s'installe en chacun, la fuite de la chaleur vibrante et erratique de l'été qui laisse place à une saison de transition, d'indécision où l'on ne peut que contempler, impuissants la progression du froid, de la lenteur et de la monotonie de la vie.

C'est dans ce cadre que les Mormons dînaient le soir en silence, les tentatives maladroites de conversation succédant aux longs silences gênants ne faisant qu'alourdir une atmosphère déjà écrasante. Il faut dire que la vie n'a pas été tendre avec eux. Très tôt, cette fratrie de trois avait perdu coup sur coup leurs deux parents lors d'un hiver particulièrement rude et se battait depuis lors chaque jour pour rembourser le prêt de la banque.

Après une autre tentative infructueuse de lancer une conversation, Marie, l'aînée des trois, poussa un long soupir et déclara d'une voix tremblante : « Est-ce donc cela, que de vivre ? Je me lève, travaille toute la journée, mange et dors. Je fais ça lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche, toutes les semaines de tous les mois de toutes les années. Je dirais que je ne vis plus, mais je n'ai jamais vraiment vécu, alors à quoi bon continuer à me torturer en butinant de mon lit, aux champs, à l'enclos et l'étable et occasionnellement dans les bois à piéger les renards qui menacent le poulailler. Toute ma vie, je n'ai fait que pourrir au milieu d'un hiver sans fin ».

Jordan, le cadet, ne put s'empêcher de sourire à cela. Pas qu'il ne ressentait pas le poids de la situation, bien au contraire, mais il avait depuis longtemps perdu espoir en la vie. Quand ses parents étaient malades, il priait jour et nuit pour leur survie. Depuis leur mort, il vivait une vie de débauche, choisissant de noyer son chagrin et de l'enterrer au plus profond de lui plutôt que d'y faire face, passant d'un bar à l'autre comme une âme errante. En clair, il fuit, fuit une vie qui ne lui a apporté que misère et tourments depuis son premier souffle, fuit une existence qui lui a pris, lui prends encore et ne cessera de lui prendre que lorsqu'elle l'aura enfin eu pitié de lui et l'enlèvera de sa misère, une bonne fois pour toute. Son frère et sa sœur ne se portaient pas beaucoup mieux. Marie fuit elle aussi le poids du réel, choisissant de l'enfouir sous les heures de labeur dans la ferme. Elle divertit son esprit, le faisant réfléchir à comment augmenter le profit sur la vente de blé ou à pallier au manque de fertilité du sol dans sa région, plutôt que de se poser les bonnes questions. Si elle prenait le temps de faire le bilan de sa vie, elle se rendrait compte qu'à trente-cinq ans elle n'a ni mari, ni enfant, ni perspective de vie qui ne s'étend plus loin que les limites de sa ferme, une

antichambre de la mort dans laquelle est végète depuis le jour de sa naissance. Elle fuit, certes, mais va-t-elle vraiment quelque part dans sa fuite ?

« C'est cette ferme, le problème ! Je vous le dis ! Demain, quand j'irai vendre le blé en ville, je verrai s'il y a quelqu'un prêt à nous débarrasser de cet endroit. Après tout, nous avons rendu à la banque tout son argent. Il est temps d'avancer ! » s'écria soudain Malcolm, le plus jeune.

De toute la fratrie, il avait toujours été le plus pragmatique et le plus recueilli. Son temps passé en ville à vendre les produits de la ferme l'avait libéré du poids mort qui retenait son frère et sa sœur. Depuis son jeune âge, il affichait des signes d'intelligence accrue et une conscience aiguë de son environnement. Il avait ressenti ce que ressentent les autres, dans son cœur, ses os et sa chair. Il l'avait sûrement plus ressenti qu'eux, mais contrairement à eux, il n'avait pas fui, il n'avait pas vu cela comme une finalité, mais plutôt comme un point de départ. La vie est injuste. Elle l'avait été avant, l'est maintenant et les sera bien longtemps après son passage.

« À quoi cela sert-il de vous mettre dans ses états ? Je sais très bien ce que vous vous dites, que tout est joué d'avance, que ça ne sert à rien et qu'on ne fait que brasser le vent. Mais je vous le jure, une fois que vous aurez appris à lâcher prise et à accepter, vous commencerez alors à vraiment vivre. Il n'y a rien de noble à vivre une vie de misère » insista-t-il avec la même passion. Il posa alors sa main sur la table, incitant les autres à joindre les leurs à la sienne.

Prudemment, ils posèrent leurs mains sur la sienne, lâchant enfin prise et laissant leur avenir au hasard. C'est ce que c'était après tout, un pari, une pleine confiance en son destin et un grain de folie. Et malgré la noirceur d'encre du ciel, et les ombres que projetaient deux ou trois bougies sur la table, une faible lueur d'espoir sembla illuminer cette scène, pour le meilleur ou pour le pire.



# Freeperie

## Milena Gareau

Friperie d'ennui  
Tu me veux, tu m'essaies  
T'as plus envie

Friperie gratuite  
Ouverte seulement un été!  
Aucune promesse exigée!

Le premier client est gagnant  
D'un pull mordant  
Qui se noue à sa peau

S'il mord assez fort, révélera-t-il une âme?  
Si tu l'enfiles hors cachette, y aura-t-il des étincelles?  
Enveloppe tes bras autour de sa douceur

Non non non on porte pas de pull en été  
Les millions de sutures imparfaites vont t'étouffer  
Désolé, le magasin est fermé

Friperie de possibilités infinies  
Avec un pull troué au grenier  
Qui veut juste s'creusé dans plafond

Vers le corps chaud  
Qui le rangera sain et sauf  
Dans son petit cabaneau



# Concours d'écriture 2023

## La mémoire



# Pratique générale

## Lauréat·e - Première position

Lila Ndinsil

Ouvre les yeux. Tourne-toi vers ton cellulaire. Éteins l'alarme. Reste couchée quelques secondes. Regarde le plafond. Profite de ce moment. Rappelle-toi de cette sensation. Tourne la tête pour voir la place vide à côté de toi. Aujourd'hui, c'est le jour J. Lève-toi. Plis la couverture et mets-là dans la valise et mets la valise avec les autres valises.

Appelle ta mère pour lui dire que tu es réveillée et que tu vas bien. Résiste à la tentation de soupirer lorsqu'elle te demande pour la 16e fois si tu te sens prête. Écoute. Dis oui au moment approprié. Dis non au moment approprié. Respire. Promets de rappeler plus tard. Raccroche. Va aux toilettes. Brosse tes dents. Prends une douche. Sèche ton corps. Habille-toi. Place ta serviette mouillée dans un sac et place le sac dans une des valises à l'entrée. Va dans la cuisine vide pour manger les deux tranches de pain qu'il reste. Déjeune pendant que tu appelles ta sœur. Elle passera dans quinze minutes. Sois prête. Appelle-le pour voir comment il va. Dis-lui que tu vas bien. Ris à sa blague, mais pas trop fort sinon tu auras l'air nerveuse. Dis-lui que tu as hâte de le voir. Sois convaincante. Raccroche. Prépare ton sac. Trousse de maquillage, épingles à cheveux, vêtements de rechange. Place le sac sur la pile de valises à l'entrée. Contemple l'appartement silencieux, les murs dénudés, les pièces évacuées. On sonne à la porte.

Va ouvrir. Souris avec les dents quand tu vois ta soeur. Enlace-la. Pas trop longtemps, car il faut se mettre au travail. Embarque les valises dans son camion. Ne mets pas trop d'efforts, sinon tu risques de transpirer et d'avoir à te laver à nouveau. Laisse-la prendre les plus lourdes. Cligne des yeux. Prends une pause après avoir embarqué la dernière valise. Dis au revoir à la maison que tu ne reverras plus. Ferme la porte à clé et ne te retourne pas. Respire. Fais attention à tes paroles dans la voiture. Parle juste assez pour avoir l'air excitée, pas trop pour trahir ta nervosité. Regarde par la fenêtre. Souris sans montrer les dents. Dis que tu as hâte. Prononce les mots que tu as déjà pratiqués. Appelle ta mère. Dis-lui que tu es en route. Rassure-la que vous arriverez à temps, et que oui, tu es prête. Raccroche.

Entre dans la chambre d'hôtel réservée pour vous. Salue les femmes qui s'y trouvent déjà. Souris, comme tu as pratiqué. Hoche la tête quand on te parle. Cligne des yeux, mais pas trop souvent, sinon tu auras l'air de pleurer. Respire. Change-toi pour revêtir la robe de chambre en satin qui t'est réservée. Assieds-toi où on te le dit. Écoute les conversations. Réponds quand on te parle. Prends des photos avec les autres femmes qui se préparent. Ferme les yeux pour que la maquilleuse puisse faire son travail. Ouvre-les quand c'est le temps. Reste immobile. Tourne la tête seulement quand on te le demande. Admire son travail lorsqu'elle te présente un miroir. Rappelle-toi du compliment que tu dois lui faire.



Dis-lui que c'est très beau. Souris à pleines dents. Fais de même avec la coiffeuse lorsqu'elle termine son travail.

Suis ta mère qui t'aidera à enfiler ta robe. Enlace-la lorsqu'elle se met à pleurer. Rassure-la que tout va bien se passer. Cligne des yeux deux fois. Parle-lui d'une voix douce, comme tu as pratiqué. Recule lorsque tu vois qu'elle va mieux. Change-toi. Écoute-la parler du passé, lorsqu'elle était à ta place. Souris avec elle de manière nostalgique. Hoche la tête. Respire. Admire ton reflet dans le miroir. Enlace ta mère à nouveau lorsqu'elle se remet à pleurer. Prends une photo avec elle. Prends des photos avec les autres femmes. Hoche la tête et souris timidement lorsqu'elles te complimentent sur ta beauté. Répète les phrases que tu as répétées à la maison. C'est le temps de partir. Prends tes affaires. Sors de l'hôtel. Entre gracieusement dans la limousine qui t'attend à l'entrée et assouplis ta robe avant de t'asseoir. Tiens le bouquet sur tes genoux sans l'abîmer. Envoie-lui un message pour l'aviser que tu es en route. Redonne ton cellulaire à ta mère qui le gardera pour toi. Cligne des yeux. Souris. Écoute les conversations. Lorsqu'on ne te parle pas, révise dans ta tête les quatre mots que tu devras prononcer. Ne les oublie pas.

Attends le signal. Respire. Entre. Souris, mais sans montrer les dents, comme tu as pratiqué. Regarde vers le bas. Marche. Plus lentement. Suis le rythme. Tiens bien l'avant-bras de ton père. Pas trop fermement. Juste assez pour qu'il sente que tu es là. De l'autre main, tiens le bouquet sur tes genoux sans l'abîmer. Envoie-lui un message pour l'aviser que tu es en route. Redonne ton cellulaire à ta mère qui le gardera pour toi. Cligne des yeux. Souris. Écoute les conversations. Lorsqu'on ne te parle pas, révise dans ta tête les quatre mots que tu devras prononcer. Ne les oublie pas.

Attends le signal. Respire. Entre. Souris, mais sans montrer les dents, comme tu as pratiqué. Regarde vers le bas. Marche. Plus lentement. Suis le rythme. Tiens bien l'avant-bras de ton père. Pas trop fermement. Juste assez pour qu'il sente que tu es là. De l'autre main, tiens le bouquet. Cligne des yeux, puis attends un peu avant de cligner à nouveau. Continue tout droit. Mets en sourdine les cris et acclamations des invités. Reste concentrée. Accélère juste un peu, c'est bon. Avance vers lui en gardant la tête baissée. Place-toi à côté, pas trop proche. Quatre pouces de distance. Garde les fleurs au niveau du ventre. Respire lentement. Cligne des yeux deux fois. Le pasteur vous parle. Assieds-toi. Doucement, ne t'affaisse pas sur la chaise. Fais attention à la robe. Passe la main derrière toi pour l'assouplir. Pose les fleurs sur tes cuisses et continue de les tenir. Lève la tête. Ne bouge plus. Cligne des yeux. Souris, mais un peu moins pour montrer ton sérieux. Respire. Résiste à la tentation d'essuyer tes mains moites sur ta robe. Écoute. Ne gratte pas ton épaule, même si elle te démange. Ne le regarde pas, ce n'est pas encore le moment. Hoche la tête maintenant. Encore une fois. Le pasteur a terminé et vous instruit de vous lever. Lève-toi. Il vous dit de vous regarder. Tourne-toi pour lui faire face. Garde la tête baissée, mais lève un peu les yeux. Un peu plus... voilà. Élargis ton sourire, mais ne montre pas. Tiens les fleurs contre ton ventre. Suis les directives.

Le pasteur s'adresse à l'homme. Il lui rappelle son engagement et lui demande s'il est prêt à l'honorer.



L'homme répond à l'affirmative. Demeure calme lorsque la foule s'excite. Garde les yeux fixés sur lui. Ne serre pas trop le bouquet. Ignore ton cœur qui tambourine contre ta poitrine. Tourne ton regard vers le pasteur lorsqu'il se tourne vers toi. Écoute ce qu'il dit. Il répète le même discours. Attends le bon moment. Il s'arrête de parler. C'est à toi.

Réponds.

Réponds!

RÉPONDS!

Trou de mémoire.



# *Exercice de conjugaison*

## Lauréat·e - Deuxième position

Audrey Sigouin

Virginie Bernier adorait son emploi. Son poste d'enseignante dans une classe de cinquième année à l'école des Trois-Monts lui donnait envie de se lever le matin. Ses élèves ne cessaient de l'impressionner. Âgés entre dix et onze ans, ces jeunes arrivaient toujours à la surprendre par leur ingéniosité, leur intelligence et même parfois leurs bêtises. Il était toujours fascinant pour elle de rencontrer les hommes et les femmes qui avaient créé chaque fossette, chaque sourire et chaque grain de beauté sur les visages de ses élèves.

L'enseignante avait justement eu une de ces réunions avec les parents le soir d'avant. Assise à son bureau ce matin, elle repensait à un événement qui lui avait laissé une impression étrange. Elle avait dû rencontrer la mère de Sibylle, une de ses élèves éprouvant le plus de difficulté. Elle adorait Sibylle. Malgré ses piètres résultats scolaires, la jeune fille était un rayon de soleil. Virginie se demandait si, justement, Sibylle ne se perdait pas trop dans ses pensées féériques en regardant le soleil à travers la fenêtre pendant qu'elle donnait ses leçons. Elle devait en informer sa mère, Mme Ducharme, car la situation était problématique et Sibylle risquait d'échouer son année scolaire.

Lorsque Mme Ducharme était entrée dans sa classe, l'enseignante avait été subjuguée par l'élégance de cette femme. Tailleur ajusté, chemise sans un pli, cheveux coupés carré, ses talons claquant sur le sol de béton. Elle la dépassait d'au moins trente centimètres et un air sévère était cloué sur son visage. Virginie avait eu du mal à associer l'image que lui projetait cette femme à celle de sa petite Sibylle. Elle s'était brièvement levée de sa chaise pour serrer la main de la mère. C'était son avant-dernière rencontre de la soirée. Virginie commençait à être fatiguée après les quelques heures passées à répéter les mêmes phrases préfabriquées à des parents plus ou moins intéressés par le rendement scolaire de leurs enfants.

Mme Ducharme consultait régulièrement son téléphone cellulaire et répondait à ses messages, le sourire en coin, pendant que l'enseignante tentait de lui expliquer la situation de sa fille. Ses yeux effleuraient à peine Virginie avant de retourner sur son téléphone. Lorsqu'elle lui dit que sa fille risquait d'avoir à recommencer son année si ses résultats ne s'amélioraient pas, sa tête se leva enfin pour la regarder droit dans les yeux.

– Pardon ? C'est impossible. Sibylle ne peut pas se permettre de doubler son année. Je ne veux pas qu'elle perde son temps à revoir de la matière qu'elle maîtrise déjà, lui dit Mme Ducharme.





Par la suite, les deux femmes avaient discuté longuement des solutions qui se présentaient pour que Sibylle rattrape ses lacunes dans le but de mieux performer lors des prochains examens. Elles s'étaient laissées vers 20h30, juste à temps pour sa dernière rencontre avec un autre parent.

Le dernier parent reparti, Virginie avait accompli quelques tâches administratives en lien avec ses rencontres avant d'éteindre son ordinateur et de se diriger vers la sortie. Elle s'était dit qu'elle irait voir si son mari, enseignant dans une classe de sixième année à l'étage supérieur, avait lui aussi terminé ses rencontres. En arrivant près de sa classe, elle avait entendu des rires. Au même moment, elle avait vu Mme Ducharme en sortir, suivie de son mari. Virginie était surprise de la voir. Elle la croyait partie après leur rencontre. Sa chevelure était légèrement ébouriffée et sa chemise, tantôt parfaitement droite, sortait légèrement de son pantalon. Mme Ducharme riait à gorge déployée. Lorsqu'ils avaient aperçu Virginie, ils étaient tous les deux restés surpris. Se remettant assez vite de son choc, son mari était venu la rejoindre.

– Grosse journée ? l'interrogea-t-il en lui déposant un baiser sur la tempe.

– Oui, répondit-elle simplement.

– Rebonjour Mme Bernier, commença la mère de Sibylle. M. Légaré et moi venions tout juste de terminer la rencontre de parent pour Maxime. Contrairement à Sibylle, mon fils semble très bien performer à l'école. Ce fut une longue journée, vous m'excuserez, mais je vais rentrer chez moi. Bonne soirée à vous deux.

Elle se retourna vers M. Légaré et le salua avant de se diriger vers la cage d'escalier.

– Toute une femme! s'exclama son mari une fois cette dernière hors de portée. Alors, raconte-moi ta journée.

Ils s'étaient dirigés vers la maison sans trop en reparler. Cependant ce matin, quelques minutes avant l'entrée de ses élèves, elle ne pouvait s'empêcher d'y repenser. Elle n'avait pas pu oublier l'apparente légèreté de Mme Ducharme en sortant de la classe de son mari, alors que quelques heures auparavant seulement, elle semblait si froide devant elle. Ses élèves entrèrent rapidement au son de la cloche et s'installèrent à leurs bureaux. Elle repoussa son souvenir pour se concentrer sur l'exercice qu'elle devait leur annoncer.

– Bonjour à toutes et à tous ! Aujourd'hui, nous ferons un exercice d'écriture un peu différent. Depuis le



début de la semaine, nous nous sommes concentrés sur l'apprentissage de plusieurs nouveaux temps verbaux. Je vous propose donc, pour mettre en pratique ces connaissances, de m'écrire un court texte où vous utiliserez le passé composé ou le plus-que-parfait. Ce texte devra raconter un événement passé qui vous est arrivé et que vous avez trouvé bizarre. J'aimerais que vous utilisiez le verbe oublier comme thème principal de votre histoire. N'hésitez pas à mettre beaucoup de détails, à nommer des personnages ou des endroits pour rendre le tout encore plus réaliste. Bonne écriture !

Chaque élève sortit une feuille et se mit à écrire le texte demandé. Virginie circulait dans les rangées pour aider celles et ceux qui semblaient avoir plus de difficulté. Pour une fois, Sibylle semblait attelée à la tâche avec beaucoup de sérieux. Cela promettait !

La cloche annonçant la récréation sonna et ses élèves vinrent lui remettre leurs histoires avant de se précipiter dehors. Ces quinze minutes de pause lui permettaient souvent d'aller retrouver son mari pour prendre un café. Elle le retrouvait dans la salle des enseignants, car ils ne souhaitaient pas qu'un élève les surprenne ensemble. Il était plus professionnel de garder leur relation secrète pour éviter des situations malaisantes.

L'activité foisonnante de sa classe reprit son cours à la fin de la récréation et Virginie continua d'enseigner le français à ses élèves une bonne partie de la journée. En début de soirée, elle retourna chez elle en sachant qu'elle avait une pile d'histoires à corriger. Elle était plutôt heureuse de passer plusieurs heures dans l'imaginaire de ses élèves, sachant que son mari était parti jouer au hockey, comme tous les jeudis soir depuis quelques mois. Elle s'attabla avec un thé et commença sa correction. Elle souriait souvent en lisant les histoires cocasses et bizarres racontées dans les textes. Lorsque la correction du texte de Sibylle arriva, elle sourit en voyant que la jeune fille avait beaucoup écrit, ce qui était contraire à son habitude.

*Je vais te raconter un événement qui est arrivé la semaine passé. Tout les jeudi, j'ai des cour de karaté. Ma maman vient me chercher quand j'ai fini d'habitude, mais jeudi passer elle avais oublier. Maxime étai parti avec papa a ça parti de soccer donc il ne pouvais pas venir me cherché. Notre maison n'est pas loin de l'école, alors j'avais marcher jusque chez moi. Quand j'étais arrivé à la maison, j'avais oublié de cogné à la porte parce que je voyais de la lumiaire en dedan. J'avais entrer dans la maison et j'avais entendu maman rire dans sa chambre. J'avais entendu un rire de messieu aussi. Quand j'avais parler for et j'avait dit a maman qu'elle avait oublié de venir me chercher, elle avait couru debor de la chambre anrouler dans les dras de son lit. Après quelque minutes, le messieu était sorti de la chambre lui aussi. J'avait reconnu M. Léggarer, le proffesseur de mon frère. J'étais surprise de le voir a la maison. Il a dit que Maxime avait oublié son sac d'école et qu'il était venu le porter à la maison. Il est parti après. J'avais trouver ça bizzare que M. Léggarer était venu porter le sac de mon frère. Maman était aller dans sa chambre et m'avait dit d'aller faire mais devoir, elle était fatiguer et retournait se coucher. Elle m'a dit de pas dire à mon père*



*qu'elle avais oublier de venir me chercher et de ne pas parler de M. Léggarer. J'espère que tu a aimer mon histoire !*

Virginie resta muette de stupéfaction. Elle contempla longuement l'exercice de Sibylle, ne sachant pas quoi penser de cette révélation. Qui eût cru qu'une élève de dix ans allait un jour lui annoncer la relation d'adultère qu'entretenait son mari ? Elle allait le confronter à son retour du « hockey ». Une chose est certaine, elle n'oublierait jamais cet exercice de conjugaison qui allait changer sa vie.



# Une chanson nommée Souvenirs

Lauréat·e - Troisième position

William Plamondon

Il faisait noir. D'un coup, des images m'apparurent. Ma vision était entièrement brouillée. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Petit à petit, ma vision s'est éclaircie. Lorsqu'elle fut entièrement clairvoyante, j'ai remarqué que j'étais allongé sur un lit comprenant des barrières de chaque côté. Mon front était entièrement recouvert d'un plâtre, des tuyaux me rentraient dans le nez, des tampons reliés à un cardiogramme étaient collés sur mon torse et une seringue était plantée dans mon bras droit. J'ai deviné que j'étais à l'hôpital. Je ne pouvais pratiquement pas bouger ni parler. Une lampe était placée au-dessus de ma tête, des cartes à souhait et des peluches en harfangs des neiges sur la table de chevet au bord du lit. J'entendais le bruit rythmé d'un moniteur Holter. À ma droite, les images d'un cerveau sur un ordinateur. À ma gauche, la fenêtre de la chambre montrait une température très nuageuse, mais sans pluie. Le calendrier indiquait qu'on était le 8 novembre. J'y suis resté une heure sans comprendre ce qu'il se passait. Après cela, la porte de la chambre s'ouvrit et une jeune femme habillée tout en bleu entra dans la pièce. Elle était suivie d'un homme et d'une femme tous les deux dans la quarantaine, probablement un couple. Ils semblaient surpris de m'y retrouver dans cette pièce. Ils se sont précipités vers moi pour me prendre la main. Ces personnes m'étaient toutefois inconnues. Je ne comprenais alors pas pourquoi ils s'intéressaient à moi. L'infirmière m'a alors expliqué qu'à la suite d'une commotion très grave, je me suis retrouvé dans le coma depuis 1 mois. L'impact a en conséquence endommagé ma mémoire à long terme. Le couple m'a ensuite expliqué qu'ils étaient mes parents. À ce moment, je comprenais encore moins que tout à l'heure. J'accepterai tout de même que ce soit eux qui me prennent en charge lorsque je sortirai de cet endroit. Ainsi, je suis né.

Trois jours plus tard, ces deux personnes m'ont finalement conduit chez eux. Je ne comprenais pas du tout cette gentillesse. Lorsque nous fûmes arrivés, je leur ai dit qu'ils avaient une très jolie maison, la plus belle de toute la rue. Après avoir franchi leur porte, ils m'ont dirigé dans une pièce carrée similaire à celle où j'étais né. Ces «parents» m'ont expliqué que c'était ma chambre. Je n'y croyais pas. Je la trouvais belle, mais je ne l'ai jamais vue. Pour moi, c'était celle de quelqu'un d'autre. Les murs étaient verts. Il y avait des trophées de hockey et de musique sur les étagères, des affiches de plusieurs musiciens rock, des toutous de harfangs des neiges semblables à ceux de mon lit d'hôpital placés sur le lit ainsi qu'un piano portable. Je l'ai essayé et je ne savais pas quelle touche taper pour jouer la note désirée. Dans des cadres, il y avait des photos d'un jeune garçon. Je ne pouvais pas imaginer que c'était moi, mais il me ressemblait tellement. Deux heures plus tard, ce fut le moment de remonter à l'étage pour souper. Le monsieur avait préparé des spaghettis à la sauce rosée. Il m'a dit qu'il a cuisiné mon plat préféré. Dans ma tête, j'allais le déguster pour la première fois. J'ai quand même adoré. En me promenant, j'ai découvert d'autres portes. En en ouvrant une, j'ai remarqué que c'était une autre chambre. Les murs y étaient rouges et orangés. On y retrouvait un écran de télévision avec une console de jeux Xbox, plusieurs affiches de Batman, une collection de Legos et des guitares suspendues sur des crochets. Derrière la porte d'à côté, c'était une autre chambre. Les murs y étaient bleus et roses. Il y avait une batterie proche de la fenêtre, des affiches de groupe KPop sur les murs et plusieurs figurines Star Wars. Je me demandais à qui ces pièces pouvaient appartenir. Le soir venu, on a regardé ensemble une émission s'appelant Notre vie. Je n'ai pas tout compris, mais je crois que je devrai écouter tous les épisodes précédents pour mieux comprendre

l'histoire. Arrivé à l'heure de dormir, je me sentais mal à l'aise de me coucher dans un lit inconnu, chez des gens censés être mes «parents».

Neuf jours plus tard, nous avons regardé des vidéos souvenirs des «parents». Ils tenaient à ce que je les vois. J'ai regardé le jour où un jeune bébé est arrivé dans leur maison, ses premiers pas, la première fois qu'il a patiné, ses anniversaires, ses Halloweens, ses Noël, son premier jour d'école, ses tournois de hockey, ses spectacles de musique, son bal de finissant, ses vacances à Old Orchard, à Tadoussac, à Cuba, au Mexique, à Disney World, à New York, à Paris, à Chamonix et à Vancouver. Cette personne avait une vie envoûtante qui me plaisait beaucoup. J'aurais tellement aimé vivre à sa place. J'ai remarqué à quelques reprises l'apparition de deux enfants dans cette famille. Ils sont arrivés bébés et sont devenus des adolescents. Mes «parents» m'ont simplement répondu qu'il s'agissait de mon petit frère et de ma petite sœur sans me donner plus d'explications. Je compris maintenant à qui appartenaient ces chambres. À la dernière vidéo, je le vis à 17 ans en train d'essayer une voiture de sport verte. C'était sa première comme il a mentionné. Ça semblait être l'une de ses passions. J'ai alors demandé à mes «parents» s'ils avaient toujours cette voiture. Ceux-ci semblaient tristes en m'ignorant. J'ai compris qu'ils ne voulaient pas me répondre.

Deux jours plus tard, nous sommes allés faire une promenade en voiture. Nous nous sommes arrêtés à une crèmerie. Là-bas, les saveurs de crème glacées me semblaient toutes bonnes. J'en ai finalement demandé une à la vanille trempée dans le chocolat à l'érable. Mon «père» m'a dit que lorsqu'on venait ici tous les mois, je prenais toujours la même saveur qui était une crème glacée au chocolat trempé dans du chocolat Aero. Nous nous sommes assis à une table extérieure. Un jeune garçon aux environs de mon âge est venu ensuite nous rejoindre. Il a d'abord salué mes parents, mais il semblait s'intéresser plus à moi. Je me disais que c'était une connaissance de la famille ou un voisin. Ce visage qui m'était cependant familier. Ma «mère» m'a expliqué qu'il est mon unique ami et que je suis très proche avec lui. Tout à coup, il me revint en mémoire. Ce garçon apparaissait à quelques moments dans les vidéos que mes deux «parents» m'ont montrés. Tout ce que je sais à son sujet est que j'ai beaucoup joué au hockey avec lui et qu'on adorait passer notre temps à cet endroit. On portait aussi les mêmes uniformes d'école. Je ne lui ai pas parlé beaucoup néanmoins. Je ne savais pas quoi lui dire. Le garçon essayait à quelques moments de commencer des conversations, mais sans succès. J'étais un peu mal à l'aise que la conversation soit comme ceci. Après avoir fini de manger nos cornets, mon «ami» m'a laissé pour aller jouer à la planche à roulettes au parc situé à côté de la crèmerie. Je savais que son vrai ami aimait ça, car il en faisait beaucoup dans les vidéos souvenirs. J'ai alors demandé à mes «parents» si je pouvais y aller moi aussi. Ils m'ont répondu que ma tête ne pourrait pas survivre une deuxième fois si je recevais un autre coup féroce. Pourtant, j'aurais aimé essayer. Ça me semblait être une des choses les plus amusantes au monde. J'ai deviné que je ne pourrai simplement pas faire de sport. Je n'aurais jamais cru que la vie me priverait d'un tel privilège.

Nous nous sommes retournés à la voiture pour continuer notre sortie. Nous nous sommes stationnés



devant une bâtisse. J'ai cru qu'on allait à l'église, mais mes «parents» se sont dirigés vers les allées de pierre à côté. Je ne comprenais pas pourquoi on allait là. Ils se sont arrêtés devant une pierre tombale avec le nom de deux personnes. Ils avaient le même nom de famille que celui de mes parents. J'ai remarqué qu'il s'agissait de mon «frère» et de ma «sœur». Le couple pleurait toutes les larmes de leurs corps en déposant des cadeaux. Ces jeunes valaient beaucoup pour eux, mais de mon côté, malgré ce qu'ils m'ont montré à leur sujet, je n'ai pas pu éprouver de tristesse. Je ne les ai jamais vraiment connus. Ils m'ont ensuite raconté qu'ils nous ont quittés dans un terrible accident s'étant déroulé il y a un mois. À ces mots, je compris tout. Je me sentais grandement coupable. Tout était de ma faute. Comment ai-je pu faire une chose pareille? Ces deux gentilles personnes ont perdu leurs trois enfants à cause de moi. Ils ont tout de même essayé de me consoler en me disant qu'ils ont quand même été chanceux puisque l'un d'eux est toujours là. Ce n'est pas vrai, car je ne lui ressemble pas. Ce garçon a disparu et tout ce qu'ils voient devant eux n'est que son corps et sa voix.

À l'intérieur d'une boîte transparente située à la droite de la pierre, un poème a particulièrement attiré mon attention. Il s'intitulait Souvenirs. Mes parents m'ont dit que c'était une chanson et que c'est moi, ma sœur et mon frère qui l'avons écrite ensemble en hommage aux beaux moments que nous avons vécus. Mes parents m'ont fait écouter cette composition enregistrée sur un iPad qu'ils avaient apporté. C'était la plus belle mélodie que j'ai entendue depuis le peu de temps que j'ai vécu. À ce moment, pour la première fois depuis ma naissance, j'éprouvais la tristesse de mes parents.



## **Supervision**

Association étudiante du Département de français (AÉDF)

## **Comité éditorial**

Sarah Couvert

Lucie Laby

JiHye-Sarah Roy

Audrey Sigouin

## **Illustrations**

Mounira Khoris

## **Impression**

DocUcentre

## **Rédaction**

Audréa Boileau-Valiquette

Myriam Legault-Beauregard

Mounira Khoris

Audrey Sigouin

Dariana Valean

JiHye-Sarah Roy

Nouasri Hichem

Milena Gareau

## **Lauréat·e·s**

Lila Ndinsil

Audrey Sigouin

William Plamondon

